

Zeitschrift:	Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber:	École fédérale de sport de Macolin
Band:	48 (1991)
Heft:	6
Artikel:	Arts martiaux ou sports de combat...? : Un essai de clarification
Autor:	Habersetzer, Roland
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-997771

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Arts martiaux ou sports de combat...?

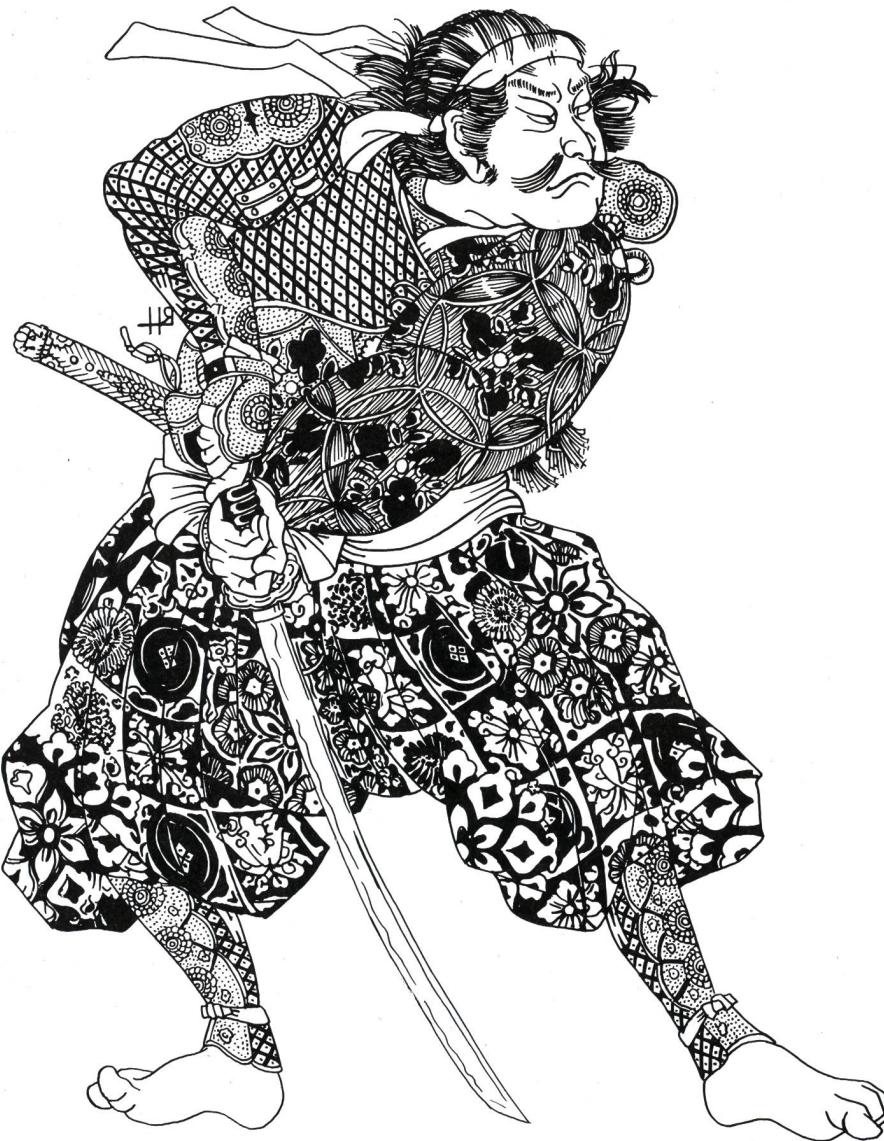
Un essai de clarification

Roland Habersetzer, 7e Dan de Karaté-do

Roland Habersetzer pratique les arts martiaux depuis 1958. Il fut l'une des premières ceintures noires françaises de Karaté-do, discipline dans laquelle il a été élevé, en 1982, au grade de 7e Dan, honneur très rare pour un Occidental. Diplômé à des titres divers en France, au Japon et en Chine, il est également professeur de Tai Ji Quan et conseiller technique de la section de Karaté/Ko-Budo du Strasbourg Université-Club, qu'il a lui-même fondé en 1962. Il préside aussi le Centre de recherche Budo, orga-

nisme international créé par ses soins en 1974 pour tenter de regrouper, par des liens amicaux, tous les budokas se préoccupant de l'avenir spirituel des arts martiaux japonais et chinois.

Les livres de Roland Habersetzer constituent la plus grande œuvre en langue française sur les arts martiaux. Il a accepté d'écrire quelques articles de première main pour les lecteurs de MACOLIN: un privilège que la rédaction apprécie à sa juste valeur. (Y.J.)



Légendes des photos:

Pages 15 et 16:

Certains arts du Budo traditionnel ont survécu malgré les vicissitudes de l'Histoire, fidèlement transmis par des écoles (ryu) qui remontent à plusieurs siècles. Ils restent un peu l'âme du Japon d'antan. Forgeant le corps et l'esprit, qui doivent y trouver l'unité d'action, ils ne sont pas faits pour être même adaptés au simple jeu sportif. Ils sont pourtant la «Voie du guerrier» authentique. On voit ici une démonstration de Kyudo (la voie de l'arc) et de Iai-Do (la voie du dégainé du sabre).

*

Page 17:

Le sport de combat est une tentative plus ou moins heureuse d'adapter une gestuelle austère à la finalité strictement guerrière aux besoins d'une époque privilégiant le jeu et le goût de l'effort physique. Seul le Judo cependant a été conçu, dès l'origine, dans une telle optique. D'où les difficultés que rencontrent, dans une telle tentative, des sports comme le Karaté moderne, où l'arbitrage est loin d'être évident, car pas prévu à son origine...

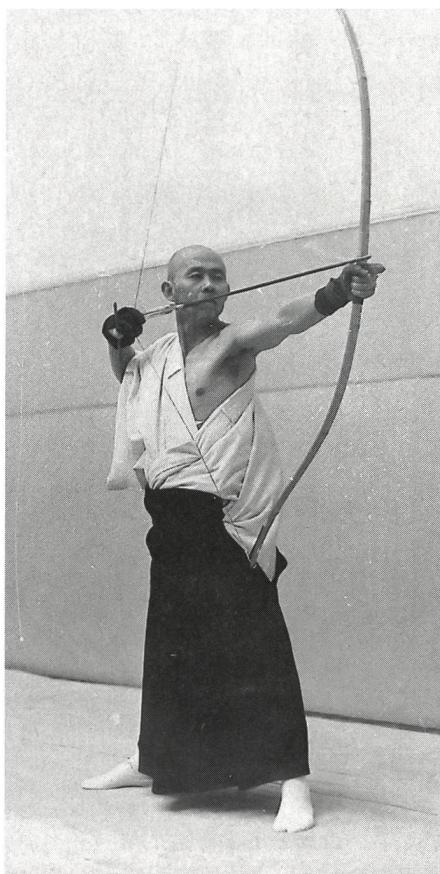
*

Dessin ci-contre:

A l'époque Tokugawa (1603-1868), le Samouraï pratiquait les arts martiaux conformément à la «Voie du guerrier» (Budo). Après avoir pendant longtemps été de simples techniques (Bu-jitsu puis Bugei) ces pratiques devinrent également les chemins d'une stricte discipline intérieure et de la maîtrise de soi.

Plus personne aujourd’hui ne peut ignorer l’existence des pratiques dites «martiales», qui prennent le plus souvent leur origine en Extrême-Orient (Japon, Chine, Corée, Indonésie...). Le spectaculaire développement, à travers le monde, de certaines d’entre elles, en particulier (Karaté, Judo, Taekwondo, Kung-Fu...) au cours de ce dernier quart de siècle, fait que ce qu’il est convenu d’appeler le «grand public» sait maintenant ce qu’est un «kimono», une «ceinture noire», un «dojo», voire, souvent, arrive à faire la différence entre certaines de ces disciplines les plus typées (par exemple entre Judo et Karaté). En réalité, on remarque aussi que plus le grand public connaît ces arts, et moins il en sait...

L’ambiguïté devient en effet totale dès que l’on essaie de passer la barrière d’une approche superficielle. Et elle l’est moins sur la forme (aspects extérieurs et gestuelle des techniques de combat utilisées, pris à leur niveau élémentaire) que sur le fond (principes et finalité de démarches physiques qui sont, ou ne sont pas, vecteurs d’une voie spirituelle considérés comme constituant l’essentiel de ces pratiques). Une confusion bien excusable pour «l’homme de la rue», dans la mesure où nombre de pratiquants mélangeant eux-mêmes les choses, le plus souvent par ignorance et superficialité, dans un climat de malentendu initial dans lequel, il faut bien le dire, les Fédérations à vocation sportive, en passe de monopoliser la pratique des sports de combats orientaux, ont une grande responsabilité. En revêtant un kimono (ou plus exactement un «keikogi», vêtement d’entraînement), va-t-on pratiquer un sport à connotation martiale ou un art martial sous une allure sportive? Et comment en saisir nuances et différences? Pourquoi donc certaines écoles traditionnelles de Karaté, d’Aikido, de Kyudo (tir à l’arc) ou de Ken-Jitsu (combat au sabre) refusent-elles la notion même de compétition sportive? Pourquoi, pour une gestuelle à peu près identique, en tous cas comparable, l’esprit et le discours sont-ils différents? Pour essayer de comprendre ces différences, en approfondissant l’orientation des uns et des autres, il est indispensable de remonter un peu dans le temps. Bien des choses s’éclaireront avec un minimum de «culture-Budo»¹. Cet essai de clarification art martial/sport de combat se limitera aux disciplines d’origine japonaise. Nombre de définitions et de conclusions que nous tenterons d’établir pourront facilement s’étendre à des disciplines similaires prenant leurs racines dans des pays voisins (par exemple Taekwondo pour la Corée ou Kung-Fu/Wu-Shu pour la Chine) mais qui se sont solidement implantées chez nous.



De l’art martial au sport de combat: l’exemple du Japon

En droite ligne du Moyen Age nippon

C’est en 1868 seulement, début de l’ère Meiji («siècle des lumières»), que le nouvel empereur japonais, Mutsu-Hito, décide de mettre fin à la longue période féodale et de lancer son pays dans la modernisation à un rythme lui permettant de franchir, en 50 ans, des étapes qui avaient requis cinq siècles de la part des pays européens. Par décision impériale, et sans avoir rien demandé elle-même, la société japonaise fit un extraordinaire bond du Moyen Age aux temps modernes. Avec toutes les formes de crise, d’émigration, de tension, que l’on imagine aisément. Ainsi le petit peuple, au plus bas de la hiérarchie sociale (et bien entendu les intéressés eux-mêmes) ne peut-il comprendre ni admettre sans choc psychologique profond la disparition de la caste des «Samouraï», ces guerriers professionnels tant admirés, toujours cités en exemple, donc avec eux, tout un ensemble de valeurs qui avaient façonné la société japonaise depuis des siècles (ainsi le code du «Bushido», ensemble de principes définissant la «voie du guerrier»). Le coup était rude pour un peuple qui, du bas en haut de l’échelle

sociale, avait fait de la tradition un dogme; des arts guerriers un idéal; de la vie du guerrier une raison d’être. Le Japon va changer sa société féodale et guerrière en société industrielle et commerçante. Les vieilles familles de Samouraï, désœuvrées, vendent leurs châteaux forts et fondent les premiers trusts industriels, les «Zaibatsu». Le pays obéissait au mot d’ordre de son empereur, toujours dieu vivant, en prenant un virage spectaculaire qui, sur quantité de points, lui faisait tourner le dos à ce qui avait fait sa force pendant des siècles. Le prix à payer pour se hisser au rang d’une nation industrielle moderne. Pas étonnant donc, que l’ère Meiji (1868-1912) sonne le glas des arts martiaux traditionnels: qui pourrait encore s’intéresser aux marques d’une époque révolue, à l’art du sabre (Ken-Jitsu), à celui de la lance (Yari-Jitsu), aux arts de combat à mains nues (Ju-Jitsu) ou à l’un des 18 arts martiaux classiques du Japon ancien (Bugei-Ju-Happan) à l’heure où la nouvelle armée impériale s’équipait de canons forgés par la société allemande Krupp, et où la jeunesse découvrait, dans une sorte d’ivresse, les vertus des sports importés d’Occident? Ici, d’ailleurs, le parallèle doit être souligné avec l’évolution semblable de la Chine qui, après sa révolution de 1912, abandonna également ses arts martiaux (Wu-Shu) pour ne plus s’intéresser qu’aux sports occidentaux (notamment de balle) et aux gymnastiques modernes... L’écroulement d’un monde! La fin des arts martiaux, forme de culture du passé, conservés quasi intacts jusque-là, transmis de génération en génération par les maîtres des diverses écoles! Or c’était... il y a à peine un peu plus de 100 ans. Les arts martiaux japonais remontent dans leur forme la plus pure à seulement... hier. Ce qui explique que nous pouvons, si nous le voulons, les retrouver en l’an 2000 inaltérés, avec l’ensemble de leurs potentialités. Ce qui est une originalité fondamentalement importante par rapport aux arts guerriers de l’Occident, dont la trace a commencé à se perdre il y a plusieurs siècles déjà.

Erosion et reconstruction d’un concept

La page semblait tournée. C’était alors la misère et, plus encore, le discrédit pour les derniers maîtres (sensei) d’arts martiaux, réduits à donner des exhibitions pour survivre. Leurs «dojo»² étaient devenus des déserts. Cependant, parallèlement à ce phénomène d’erosion de l’esprit Budo, dans une société qui se détournait, du moins en surface, de ses racines traditionnelles, un courant inverse se reconstituait déjà en profondeur, d’où allait naître un second souf-



fle pour les anciens arts martiaux: en effet, à mesure que les Budo se désacralisaient aux yeux de la nouvelle société nipponne, ils tombaient en quelque sorte dans le domaine public où ils finirent par intéresser une nouvelle catégorie d'hommes et de pratiquants. Non plus des guerriers, mais des pédagogues qui, évidemment par goût pour des techniques apparemment désuètes, ont cherché le moyen de les adapter intelligemment aux besoins de la nouvelle époque, pour les transmettre et leur permettre de survivre malgré tout. Certains, comme Jigoro Kano, ont été jusqu'à créer la notion de «sport» de combat en reconstituant, à partir des techniques martiales anciennes (Ju-Jitsu), un canevas moderne, praticable en assaut sportif, avec des règles et des conventions, qui s'inscrivaient dans la dynamique de la nouvelle jeunesse japonaise, tout acquise à l'esprit de compétition (ce sera la naissance, en 1882, du Judo, dès le départ conçu comme un sport moderne sur un corps technique ancien dont avaient été éliminées toutes les formes dangereuses, inapplicables en assaut conventionnel). D'autres, à l'aube de ce siècle, tel Kanryo Higaonna ou Anko Itosu, acceptèrent l'idée de bannir de l'Okinawa-Te tous ses aspects dangereux, car guerriers, pour en faire des outils pédagogiques à l'usage d'une nouvelle jeunesse à qui il fallait donner les moyens d'un esprit sain dans un corps sain. Ce sera la lente évolution d'un art de guerre vers le Karaté-do tel qu'enseigné au Japon par Gichin Funakoshi, puis d'autres. On pourrait encore évoquer maître Takeda, le dernier véritable guerrier en Aiki-Jitsu, qui accepta de passer son art à Morihei Ueshiba, qui en fit une voie mentale puis religieuse. Partout, sous l'impulsion de quelques pionniers, les arts martiaux classiques vont progressivement redevenir des centres d'intérêt, mais pour un nouveau public, aux préoccupations différentes, dans un monde qui

avait changé. Une façon intelligente de s'adapter, pour ne pas disparaître sous forme de sport (un courant qui va s'amplifier dans la première moitié du siècle jusqu'à devenir exclusif, depuis une vingtaine d'années, pour nombre d'entre eux) ou de culture traditionnelle (une orientation d'abord bien fragile mais qui revient également en force actuellement). L'échec du militarisme japonais, entre 1932 et 1945, entraîna l'abandon définitif des arts martiaux en tant qu'instruments guerriers. L'occupation du Japon par les troupes américaines de Mac Arthur, après 1945, a été le point de départ du transfert de ces Budo survivants dans le monde entier: cette grande diaspora sera responsable de nouvelles altérations, d'oubli et de mélanges, volontaires ou non, qui contribuèrent largement à brouiller les pistes entre le vrai, le faux, le traditionnel, le moderne, le classique, l'évolué, le sport, la discipline guerrière...

Arts martiaux et sports de combat aujourd'hui: l'ambiguïté

C'est ainsi que coexistent, dans le monde actuel, quantité de formes de pratiques martiales. Certaines d'entre elles peuvent se targuer d'être très fidèles aux modèles anciens, remontant souvent à des siècles, s'appuyant pour preuves sur des documents d'archives irréfutables (que les amateurs non japonais des arts traditionnels ont d'ailleurs largement contribué à retrouver à travers les arcanes de l'histoire du Japon). D'autres sont des refontes, en tout ou partie, à partir d'éléments anciens, refontes reconstituées avec un souci d'analyse scientifique du mouvement, dans une optique moderne et sportive. La même dénomination ne recouvre donc pas vraiment la même chose...

Les survivances

Ce sont les pratiques martiales, fidèles héritières des formes passées. Il s'agit d'arts martiaux authentiques dans la mesure où leur enseignement et leur pratique restent conformes aux grands principes en vigueur à l'époque d'avant Meiji. Sans aucune concession aux besoins d'une société dite «moderne» qui, elle, y voit volontiers une pratique dépassée. Ces survivances se caractérisent par:

- Des formes techniques recherchant l'efficacité en combat, à tout prix, à mains nues ou avec arme. Celle des anciens Bu-Jitsu (techniques expérimentées empiriquement aux cours des terribles guerres civiles du Haut-Moyen Age japonais) devenus bugei lorsqu'elles furent codifiées par les maîtres d'armes dans le cadre de leurs écoles (ryu). L'optique est le combat total: vaincre ou mourir!
- Des attitudes mentales favorisant la discipline intérieure et la maîtrise de soi, même au cœur d'une action où l'on joue réellement sa vie. C'est qu'à l'époque des Shogun Tokugawa (1603-1868), le Bugei devient Budo, les anciennes méthodes bassement utilitaires devenant arts martiaux rituels, tout imprégnés de philosophie, de recherche intérieure, d'éthique. La victoire en combat, certes, mais dans la pureté, le respect de soi et de l'adversaire.
- La notion de non-profit, en ce sens que le geste finit par ne plus servir à rien. Ce qui est important est la recherche spirituelle (do: la voie), permettant de déboucher sur «l'illumination intérieure» (Satori) par l'union corps-esprit. Dans la mesure où le combat total est devenu tout à fait hypothétique dans une société policiée, on fait «comme si», mais sans viser ni attendre un autre résultat que de «polir l'intérieur». L'art martial, derrière sa violence apparente (et entretenue) devient chemin de vie, voie de la sagesse «dans», mais aussi «hors» du dojo.

Bien entendu, même dans cette orientation-là, on trouve des tendances: certains privilégient tout de même l'efficacité du geste technique, d'autres pensent qu'un surcroît d'esthétique du mouvement (générateur d'une certaine disposition mentale) mérite le sacrifice d'un pragmatisme qui ne doit pas tourner à l'obsessionnel...

Les refontes

Ce sont les pratiques ayant conservé les mêmes apparences martiales, mais qui ont admis certaines entorses aux règles conventionnelles, dans l'esprit

comme dans la lettre, s'éloignant peu ou prou de leurs modèles d'origine. Au nom d'une meilleure compréhension et acceptation par la masse, donc d'un développement d'audience plus rapide, d'une optique de confrontation sportive, etc... Ce que les tenants des arts martiaux traditionnels dénoncent comme une dénaturation, peut se distinguer par:

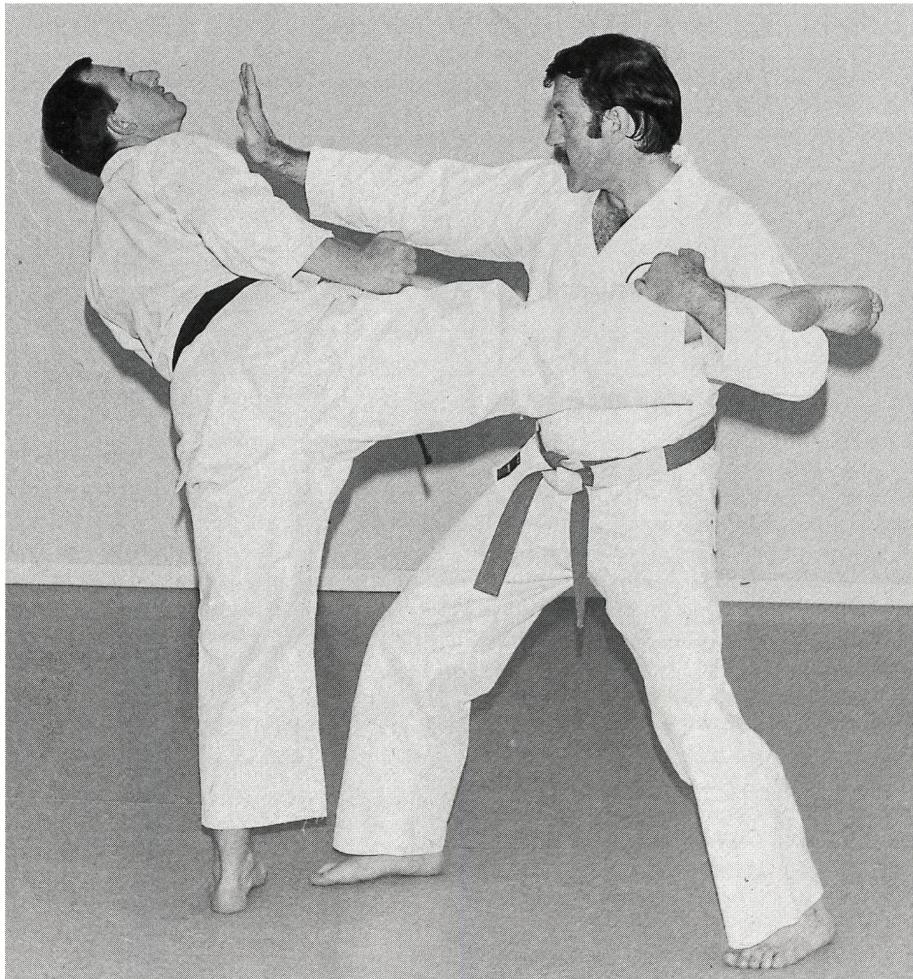
- Des formes techniques hybrides, à la fois anciennes pour une partie de leurs références, et aussi modernes du fait d'ajouts provenant de recherches techniques récentes (exemples: le Karaté «actuel» qui prétend avoir conservé les Katas anciens mais qui reproduit ces derniers avec les poings fermés alors que les formes guerrières se pratiquaient systématiquement mains ouvertes, ce qui était plus efficace mais moins pédagogique et moins formateur dans une optique sportive. On peut également citer, parmi d'autres, le lai-do, l'art de dégainer le sabre, dont les dix kata de «Sete-lai» sont création récente et non définitivement posée). Ces formes sont évolutives, changeant avec les modes, l'adaptation à des morphologies non japonaises, les recherches, les amalgames de techniques voisines, voire les règles d'arbitrage...

- Une finalité précise: soit entretien physique «pour tous», soit outil pour forger des champions. Avec une progression claire et simple, sans autre prétention que la «forme» physique. Avec, pour la compétition sportive, des techniques spécifiques, pas forcément les plus efficaces en combat réel, mais spectaculaires pour le public et valorisées par l'arbitrage.
- Une attitude mentale qui peut se résumer dans le culte du «moi». En ce sens qu'il s'agit, dans la pratique, soit de soigner son corps (encore que beaucoup de choses pourraient ici être dites sur les excès souvent entraînés par cette disposition d'esprit), soit de gagner face à un autre. On cherche à être le meilleur. Une attitude tout à fait conforme à l'esprit de notre temps mais si loin, il faut tout de même le souligner, de l'humilité qui est de mise dans la pratique d'un art martial digne de ce nom.
- Une pratique limitée dans le temps. Une pratique martiale, limitée à son aspect sportif, ne peut convenir qu'aux jeunes et aux adultes en pleine possession de leurs moyens physiques. Lorsque ceux-ci déclinent, le «sportif» abandonne, le plus naturellement du monde, la pratique. On devient pratiquant-suppor-

ter... Rien à voir avec une pratique Budo, prise comme un choix pour toute une vie.

A partir de ces réflexions de base, on trouvera bien entendu d'autres variantes et interférences possibles, tant il est difficile de schématiser. Rien n'est aussi excessivement tranché, le pratiquant d'art martial étant aussi, de fait, en plus, un «sportif» à travers une activité physique éprouvante. D'un autre côté, on ne peut systématiquement dénier au sportif certaines préoccupations, même temporaires, d'ordre «martial», même si leurs choix sont fondamentalement différents, sinon opposés. Il règne cependant, dans le «milieu martial», une grande confusion dans laquelle le pratiquant débutant, voire le pratiquant confirmé, éprouve bien des difficultés à définir le sens et le niveau de sa pratique d'où, souvent, des déceptions et des renoncements.

Il reste que l'art martial véritable, construit et transmis par les maîtres d'antan, est un langage du cœur et de l'intelligence, dans lequel hommes et femmes de notre époque pourraient se reconnaître et se comprendre, hors de toute finalité guerrière, alors que le sport de combat, qui en est issu, brassant quantité d'intérêts, est trop souvent devenu l'expression d'une violence fort lucrative, flattant l'individu au lieu de l'aider à se transcender. Tout cela est encore compliqué par la notion de grade (le «Dan», ou «ceinture noire»), dans l'art martial, que le sport a repris, et qui ajoute à la confusion en ancrant bien des erreurs dans l'esprit de ceux qui de près ou de loin s'intéressent au sujet. C'est pourquoi il n'est pas évident, en poussant les portes d'un dojo, d'y trouver ce que l'on espérait. Le problème est la surenchère et l'opposition des uns et des autres, toujours convaincus de pratiquer le «vrai» art martial. Sport et art martial sont des voies différentes, un moment parallèles, puis franchement divergentes. Chacun doit conserver la liberté de son choix, ce qui suppose une bonne information et le respect des uns et des autres dans une tolérance partagée. Or, rien n'est aujourd'hui moins évident. Sans vigilance accrue des derniers détenteurs de «culture-Budo», dont la pratique physique n'est qu'un aspect de quelque chose de bien plus vaste, c'est la fin assurée des arts martiaux authentiques. Un effet plutôt inattendu de l'engouement actuel pour les sports de combat... Comme quoi, ici comme ailleurs, «l'habit ne fait pas le moine»... ■



¹ Budo: terme générique désignant l'ensemble des arts martiaux japonais.

² Dojo: salle d'entraînement pour les arts martiaux (éthymologiquement: «lieu où l'on étudie la Voie»).